

Lectures

par Jean-Marc Piotte

De la vieillesse à la mort. Point de vue d'un usager
Henri Danon-Boileau
Calmann-Lévy, 2000

Danon-Boileau est psychanalyste. Il utilise ses connaissances freudiennes et sa pratique pour aborder les problèmes du vieillissement. On retrouve évidemment chez lui les tics des disciples de Freud et, entre autres, la manie de tout ramener au trio oedipien et les explications tirées par les cheveux (par exemple, l'oubli des noms propres serait lié à la peur de sa propre mort, à la peur de perdre son nom propre et sa propre identité). Mais si on passe par-dessus ce désir de tout expliquer, on y retrouve une compréhension profonde du vieillissement qui repose de tous ces livres sur les recettes du comment-vieillir-et-être-heureux ou de ces ouvrages statistiques sur le vécu-des-vieux. L'auteur a plus de quatre-vingts ans et il a tous ses esprits : le point de vue de l'utilisateur humanise sans doute l'approche du savant.

En vieillissant, la sexualité décline chez l'homme et chez la femme, quoique de façon différente et variable pour chaque individu. Chez l'homme, l'éjaculation, donc l'orgasme, devient moins forte et moins fréquente. Puis un jour, sans Viagra, il ne peut plus bander avec vigueur. Reste, pour un certain temps, le sexe oral ou d'autres formes de pratiques sexuelles qui ressemblent à ce qui n'était autrefois que préliminaires. C'est un sujet honteux. Danon-Boileau écrit que le lecteur doit comprendre qu'il ne parlera pas de sa propre sexualité.

En vieillissant, le désir s'amenuise. Il ne disparaît pas. Comment accepter cette mort de la sexualité ? L'enfant, qui ne l'a pas encore connue, ne souffre pas d'un manque.

Mais le vieux, si : il sait qu'il ne connaîtra plus ces plaisirs de la chair qui sont les plus intenses. Le vieux désire désirer :

L'angoisse liée au tarissement du désir atteint ici le senior dans son sentiment de soi et son identité. Le désir de désir s'intrique étroitement chez lui au souvenir de celui qu'il était, physiquement, intellectuellement, au moment où il se trouvait sous l'emprise du désir et de l'état amoureux [...] Ce qu'il désire en fait, c'est se retrouver lui-même : retrouver celui qu'il était il y a cinquante ans, celui qu'il aurait été sous l'emprise de son désir en présence de cette jeune femme ou d'une autre.

Le « démon crépusculaire » prend ainsi la place du démon du midi.

Vieillir, c'est perdre. Perdre la mémoire :

La phrase achoppe souvent et de façon banale sur un nom propre, voire sur un nom commun, parfaitement habituels, à l'instant du discours où il est nécessaire. En dépit des précisions qui cernent le mot cherché, celui-ci continue à fuir. On sait avec quelle ironie il surgit lorsqu'on n'en a plus besoin, c'est-à-dire quand on n'y prête plus attention.

Perte de proches qui dépeuple l'univers affectif. Perte, déclin et désolation :

les possibilités physiques, intellectuelles, voire affectives sont plus ou moins entamées, la force des désirs, nous y avons insisté, diminuée ; les capacités d'adaptation à de nouvelles habitudes de faire, de vivre et de penser sont moins déliées : la routine apparaît comme un besoin...

Face à ce destin, deux attitudes sont possibles : la résignation et le renoncement. La première est soumission à une réalité perçue comme extérieure à nous, comme si cette réalité implacable ne laissait place à aucun choix. La seconde consiste à accepter intérieurement la régression. Ce renoncement ouvre la voie à des déplacements ou à des substitutions. Ainsi Montaigne affirmait que le vieux substituait sagement les plaisirs du palais aux plaisirs

érotiques de sa jeunesse. Le renoncement est ainsi affirmation à la fois d'une perte et d'un remplacement.

Le renoncement permet, en acceptant les pertes inévitables, « de se battre sans relâche, tant sur le plan physique qu'intellectuel, et de rechercher des domaines où pourront s'exprimer, outre des satisfactions dues à la réussite, des plaisirs de fonctionnement ».

Évidemment, la mort est l'issue inévitable. Mais celle-ci peut aussi être choisie, en renonçant à la vie lorsqu'elle apporte davantage de douleurs que de plaisirs et de joies, lorsque les dernières voies d'apprentissage s'amenuisent peu à peu, lorsqu'on n'arrive plus à se faire de nouveaux amis, peu avant que s'éémousse le sentiment de soi.

J'ai lu ce livre habité par un sentiment d'espérance.

La vieillesse. Une interprétation psychanalytique

Charlotte Herfray

Épi-Desclée de Brouwer, 1988

Plus ardu que celui de Danon-Boileau, car celui-ci, un usager de la vieillesse, laisse prise à sa subjectivité, le livre de Charlotte Herfray regarde le vieillissement de l'extérieur, comme le montre le tableau des *Degrés des âges* qu'elle reproduit et qui montre l'ascension, de l'âge de l'enfance à l'âge de discrétion (50 ans), suivie du déclin qui ramène l'individu à l'âge de l'imbécillité ou d'enfance (100 ans)¹. Cette extériorité du regard se manifeste également dans un chapitre consacré à une expérience de formation vécue par l'auteur dans une université du troisième âge : tous les problèmes affrontés relèveraient des défauts inhérents au troisième âge et aucun à ceux de la pédagogue !

L'auteur oppose l'homme actif au retraité. Pour le premier, l'organisation du temps semble déterminée de l'extérieur,

¹ Ce tableau remonterait au début du XVII^e siècle, selon Simone de Beauvoir.

comme s'il n'avait pas la maîtrise de sa vie ; le second, confronté à son avenir qui est la mort, doit vivre au présent, doit vivre le présent de ses désirs qui s'étiolent :

L'impératif de vivre l'instant, du *carpe diem*, est le plus intolérable à l'homme, à l'être humain. Et l'image de la vieillesse nous rappelle cette exigence intolérable. Elle nous somme de dire à chaque instant quel est notre désir [...] C'est donc à travers ce prisme qu'il va nous falloir envisager la vieillesse. Le regard que nous y projetons va être partagé entre le vieillard mythique et ayant trouvé la sérénité dans l'absence de désir ou dans la perte du désir, et le vieillard impitoyablement livré au désir, avec comme sanction immédiate la mort.

Le jeune peut être beau et l'homme actif, utile ; le vieux est laid et le retraité, inutile, du moins dans la civilisation qui est la nôtre. Alors, que lui reste-t-il ? Des plaisirs et des joies – variables selon les individus – en voie de réduction :

Les processus du vieillissement n'impriment pas leurs marques de la même manière ni au même moment chez tous les sujets. Chez tous, toutefois, ils impliquent vieillissement et conduisent inexorablement vers la vieillesse, c'est-à-dire vers le moment où le renversement de la tension dialectique entre la vie et la mort va accuser l'emprise croissante des forces mortifères, signifiantes de la finalité.

« Les établissements qui accueillent des personnes âgées sont », écrit l'auteur, « axés sur la satisfaction des besoins. Une telle optique entraîne des pratiques où la question de la demande et du désir n'est pas pertinente. » Les familles, dans les sociétés agricoles, prenaient en charge les vieux et les traitaient plus ou moins bien, selon le type de rapport affectif qui liait les enfants aux parents. Aujourd'hui, dans les sociétés industrialisées, les familles ne peuvent plus ou ne veulent plus s'occuper des enfants, qui sont confiés aux garderies, et des vieux, qui sont relégués dans des institutions spécialisées en fonction de leur état : autonome, semi-autonome ou aliéné. Or, il me semble que les institutions jouent un rôle différent selon qu'elles s'adressent à la première enfance ou à la seconde. Dans les garderies, on tient compte, non seulement des besoins des enfants, mais

aussi de leurs désirs. Dans les institutions, toutes bien organisées, que mon père a fréquentées, on s'occupait de ses besoins et on ignorait ses désirs, sans doute à cause du nombre élevé de personnes âgées dont ces institutions avaient la charge. Une autre raison explique vraisemblablement cette différence de traitement : les garderies acceptent la personnalité des enfants, tandis que les institutions pour personnes âgées agissent comme si les vieux devaient être sages, alors qu'ils sont encore torturés par des désirs impossibles à assouvir.

Ma mère est morte d'un cancer peu avant soixante ans. Avec un corps diminué et souffrant, elle est demeurée présente et lucide jusqu'à la fin. Elle m'a demandé, quelques jours avant sa mort, de déménager chez moi ses plantes dont je prenais soin depuis qu'elle n'en était plus capable. J'ai refusé. Je ne pouvais accepter sa mort. Le jour de son enterrement, ne pouvant pleurer, je me suis imbibé d'alcool et embarqué dans une expédition avec un de mes frères pour le venger d'un membre de la pègre qui l'avait autrefois battu. Je délirais, risquant le tout pour le tout dans une aventure aussi violente que futile.

Mon père, dans les dernières années de sa vie, me demandait, à moi qui étais instruit, de lui apporter « la » pilule qui lui permettrait de mettre fin à ses jours. Ce désir de mort était partagé par ceux avec qui il parlait dans le mouiroir qu'il habitait avec eux. Je le comprenais, mais j'étais incapable d'être celui par qui la mort arrive. Il se retirait de plus en plus et je le voyais de moins en moins, me sentant coupable de n'être pas plus présent. Dans les derniers mois de sa vie, il était complètement enfermé dans ses souvenirs d'enfance, chantonnant de vieilles ritournelles que je n'avais jamais entendues. Et puis un jour, on m'a appelé pour me dire qu'il était mort.

Je mourrai aussi. J'ai décidé, et j'espère que je m'y tiendrai, d'aller porter mes fleurs chez un ami avant de ne plus

pouvoir en prendre soin et d'avalier « la » pilule avant d'être incapable de m'occuper de moi-même.

Mais, d'ici là, encore un peu de présent.

La vieillesse (2 tomes)
Simone de Beauvoir
Seuil, 1970

Simone de Beauvoir, à la fin des années quarante, lance, avec *Le deuxième sexe*, un débat public sur l'oppression spécifique des femmes. Son livre sur la vieillesse, publié une trentaine d'années plus tard, aura un semblable retentissement en dévoilant l'oppression des vieux.

L'auteur, dans le tome premier, adopte le point de vue de l'extériorité (*l'en soi* dans la terminologie de Jean-Paul Sartre) et, dans le second, celui de l'intériorité (*l'être-dans-le-monde* ou le *pour soi*). Dans les deux tomes, Simone de Beauvoir se distingue avantagement des deux psychanalystes dont j'ai déjà analysé les contributions sur le sujet (Charlotte Herfray et Henri Danon-Boileau), en reconnaissant que le même processus de vieillissement est vécu différemment selon qu'on est riche ou pauvre ; mâle ou femelle.

Le point de vue de l'extériorité est celui de la biologie, de l'ethnologie, puis de l'histoire. L'auteur décrit de façon minutieuse et impitoyable le processus de sénescence, de la peau aux organes internes, en passant par les cinq sens. L'ethnologie, pour sa part, démontrerait que les vieux parents sont généralement traités par leurs enfants de la même manière qu'ils ont été élevés. Il n'y a pas de loi absolue dans les rapports humains. Mais, sauf exceptions, si les enfants ont été choyés, ils resteront attachés à leurs parents et veilleront sur leurs vieux jours. Cependant, dans les sociétés dont les ressources sont insuffisantes, les enfants sacrifieront les bouches inutiles que seront devenus les vieillards. Les ethnologues affirment que ces derniers accepteraient ce destin, mais Simone de Beauvoir en doute, en invoquant

certaines témoignages littéraires. (L'auteur manifeste une grande confiance dans l'éclairage apporté par la littérature, dont elle utilisera amplement les affirmations dans le deuxième tome consacré à l'expérience vécue de la vieillesse.) Enfin, les sociétés industrielles contemporaines sont marquées par un processus de vieillissement de la population et par un système hospitalier encombré par les vieux. Simone de Beauvoir publie ce constat en 1970 : le problème n'est donc pas nouveau, quoiqu'on en dise aujourd'hui. Elle montre aussi que l'expérience, qui pouvait être la source de respect chez les Anciens, n'a plus grande valeur aujourd'hui, face à la science qui se renouvelle continuellement :

Le prestige de la vieillesse a beaucoup diminué du fait que la notion d'expérience est discréditée. La société technocratique d'aujourd'hui n'estime pas qu'avec les années le savoir s'accumule, mais qu'il se périmé. L'âge entraîne une disqualification. Ce sont les valeurs liées à la jeunesse qui sont appréciées.

Le deuxième tome, centré sur l'expérience vécue, est plus stimulant. Comment vit-on la vieillesse à travers son corps ? La vieillesse est souvent plus évidente aux yeux d'autrui qu'à ceux des intéressés. Je reconnais facilement un vieux, mais j'ai beaucoup de difficultés à me dire que je le suis autant que celui que je regarde... Tandis qu'un malade peut connaître son état sans que celui-ci ne soit manifeste au regard des autres. De plus, la sénescence est irréversible et s'amplifie d'année en année, tandis qu'une maladie peut être contrôlée et une infirmité, limitée à ce qu'elle est. Ces différences posées, la maladie accompagne habituellement le vieillissement. Sur le plan sexuel, l'homme âgé cherchera à combler sa perte de puissance sexuelle par des déviations de la sexualité génitale, dite normale, par des perversions diverses allant du contact furtif au voyeurisme :

Cependant l'homme âgé ne trouve pas dans le coït un plaisir aussi violent que le jeune du fait que les deux étapes de l'éjaculation sont réduites à une seule : il n'a pas la poignante impression d'imminence qui marque le passage de la première à la seconde ; il n'a pas non plus l'impression triomphale d'un jaillissement, d'une explosion [...] Ce

vieillard, même encore capable d'une activité normale, cherche souvent des satisfactions indirectes; à plus forte raison s'il est impuissant.

Le vieillard libidineux et impuissant révolte les hommes et les femmes dans la force de l'âge car « ils détestent imaginer, affirme Simone de Beauvoir, qu'un jour viendra où ils conserveront des désirs sans être capables de les assouvir ».

Le temps vécu change aussi de la jeunesse à la vieillesse. À vingt ans, l'avenir indéfini semble infini; à soixante, nous savons la finitude de notre avenir. Le poids du passé prévaut contre l'avenir, tandis que, jeunes, nous étions totalement disponibles à bouleverser le déjà-là. L'homme âgé voit, à cause de sa finitude, ses projets dépérir, alors que vivre, c'est projeter, agir et entreprendre. L'homme âgé est souvent triste car, sans projets, il se sent inutile et seul dans un monde qui, indifférent, fonctionne sans lui. Comme l'enfant, et on ne sait pourquoi, il a souvent l'émotivité à fleur de peau: il a des sautes d'humeur et il pleure facilement.

La vision de la vieillesse de Simone de Beauvoir ne pêche pas par optimisme. Elle s'attarde au « poids des choses ». Elle reconnaît toutefois que le vieillissement laisse une certaine marge de liberté, que le vieux peut reprendre en main son destin :

Pour que la vieillesse ne soit pas une dérisoire parodie de notre existence antérieure, il n'y a qu'une solution, c'est de continuer à poursuivre des fins qui donnent un sens à notre vie [...] La vie garde un prix tant qu'on en accorde à celle des autres, à travers l'amour, l'amitié, l'indignation, la compassion. Alors demeurent des raisons d'agir ou de parler.

Cette possibilité n'est cependant accordée qu'à une poignée de privilégiés auxquels Simone de Beauvoir oppose la majorité qui serait condamnée à la maladie, à la pauvreté, à la solitude et au non-sens, car « c'est que de tout temps le sens de son existence lui a été volé ». Il « faut changer la vie », conclut-elle.

Mais l'opposition tracée par Simone de Beauvoir entre les privilégiés et la masse est trop extensive pour être juste. Les intellectuels entretiennent trop souvent des préjugés face au travail manuel qui serait insignifiant. À l'inverse, les ouvriers disent souvent que les intellectuels « ne travaillent pas ». Or, fréquenter les milieux ouvriers permet de voir que la plupart des travailleurs trouvent un sens à leur travail et qu'il l'aiment dans des proportions variables. L'intellectuel peut bien qualifier d'aliénation ce sens et cet amour, mais de quel droit ? Les travailleurs manuels ne se questionnent peut-être pas autant sur le sens de la vie que les intellectuels, mais il est évident qu'il leur arrive à eux aussi de l'avoir trouvé !

Changons la vie ! réclame Simone de Beauvoir. C'est un mot d'ordre pour le moins vague et qui a souvent mené au pire. Il faut surtout continuer à lutter pour des réformes qui permettraient à chacun de faire la vie qu'il voudrait, compte tenu de ses potentialités et des possibilités réelles, pour que chacun puisse, s'il le veut, changer de vie.

Ceci dit, avec ce livre, Simone de Beauvoir n'a pas une ride !

Un siècle pour rien. Le Moyen-Orient arabe de l'Empire ottoman à l'Empire américain

**Jean Lacouture, Ghassan Tuéni et Gérard D. Khoury
Albin Michel & Éditions Dar An-Nahar, 2002**

Les trois interlocuteurs de ces entretiens sont des gens de compétence et d'expérience : le journaliste Jean Lacouture a déjà vécu au Proche-Orient, G. D. Khoury est un historien de cette région, tandis que G. Tuéni, intellectuel et acteur de premier plan au Liban, a été pendant plus de cinquante ans éditeur et rédacteur en chef du grand quotidien libanais An-Nahar. Il est actuellement directeur de la maison d'édition Dar An-Nahar.

Le premier chapitre de la discussion porte sur la Renaissance arabe (Nahda) avant 1914, mais il n'explique pas, selon moi, pourquoi cette Renaissance a échoué, pourquoi l'islam est

encore enfermé dans la vieille querelle chiite/sunnite, pourquoi le débat modernité/conservatisme moyenâgeux ne s'est pas imposé. Le second aborde la révolte arabe contre l'Empire ottoman, alimentée en sous-main par l'Angleterre (le rôle de Lawrence d'Arabie est bien connu) et la France, qui avaient promis l'indépendance aux provinces arabes de l'Empire, tandis que secrètement elles négociaient entre elles le partage des zones d'influence. La déclaration Balfour qui favorise, contre espèces sonnantes, l'installation d'un « foyer national juif » en Palestine (1917) et la défaite de l'armée arabe à Mayssaloun par les troupes françaises du général Gouraud (1920) désarçonnent les Arabes.

Le « foyer national juif » conduira à la création de l'État de Palestine (1948), avec l'appui des Nations Unies et des deux superpuissances, les États-Unis et l'Union soviétique. L'Occident, berceau de l'holocauste, se déculpabilise, en transférant le « problème juif » aux Arabes qui ne savent qu'en faire. Les trois auteurs discutent des stratégies à l'œuvre aux diverses époques par les différents acteurs. À la stratégie expansionniste d'Israël ne répond, de la part des Arabes, aucune stratégie cohérente qui tiendrait compte du rapport de forces, sauf chez quelques-uns, dont Anouar el Sadate qui obtient la restitution des terres en échange de la reconnaissance de l'État d'Israël. Les autres se cantonnent, dit Ghassan Tuéni, dans une politique de refus, de négation du réel israélien, au nom d'un état de fait maintenant dépassé : cette politique des occasions manquées consiste à refuser « le possible qui est offert aujourd'hui pour réclamer demain ce qui avait été offert et qui, entre temps, était devenu impossible ».

Les pays arabes, et en premier lieu ceux qui vivent à la périphérie de l'État d'Israël, seront affectés par la naissance et le développement de ce nouvel État, le Liban plus que les autres. Ce pays, qui a accédé à l'indépendance en 1943, repose sur une entente entre les maronites qui contrôlent la

présidence de la République et les sunnites à qui est allouée la présidence du Conseil des ministres, les premiers renonçant à la recherche de protection étrangère et les seconds, à l'Unité arabe. Mais ce pacte national entre les deux puissantes communautés religieuses n'a pu empêcher la guerre civile qui le détruira. Les accords du Taëf (1989) modifient légèrement la constitution et cherchent à colmater les brèches dans un Liban où les chiites sont désormais majoritaires.

La guerre n'a donc rien réglé. Elle a au contraire aggravé les problèmes du Liban : accentuation de la corruption, du népotisme et du laisser-aller des seigneurs de guerre qui étalent leur fortune et considèrent l'État comme leur chose ; développement urbain anarchique et irrespectueux de l'environnement, durant et après la guerre ; renforcement du repli identitaire sur les communautés religieuses ; disparition de la classe moyenne dont les membres s'exilent ou se fondent parmi les pauvres dans une situation de crise économique rampante ; domination de la Syrie sur le Liban, grâce entre autres à sa police secrète...

Le Liban demeure cependant le pays arabe du Moyen-Orient qui jouit de la plus grande liberté de pensée et d'expression. Certains, dont Ghassan Tuéni, espèrent que le Liban pourra redevenir le lieu d'échange entre le christianisme et l'islam, entre l'Occident et l'Orient. Encore faudrait-il cependant qu'il reconquière d'abord son indépendance.